

livrait à son ambition. Si près du but qu'il poursuivait, allait-il lui falloir reculer ou se décider à passer outre ?

C'est ainsi que les ambitieux roulent sans cesse le lourd rocher de Sisyphe.

— La Providence, me disait l'Espagnol — et à ce mot de Providence un sourire amer errait sur ses lèvres — m'offrait l'occasion de restituer à ce jeune homme le nom, les honneurs et les biens qu'il a perdus. La bonne action de mon âge mûr eût compensé peut-être le crime de ma jeunesse. J'ai dédaigné, je dédaigne encore cette occasion, n'est-ce pas assez déjà sacrifier à la cause que je sers !

L'Espagnol revint du côté de Cuchillo qui l'observait attentivement ; mais l'ombre des grenadiers avait dérobé sa figure à l'investigation du bandit.

— L'heure est venue, reprit-il à demi-voix en s'adressant à Cuchillo, où nos doutes vont peut-être se dissiper ; mais rappelez-vous que si je m'abaisse à épier un homme au moment où son cœur ne doit pas avoir de secrets, c'est que des intérêts majeurs me forcent à le faire, et que ce n'est nullement pour vous convaincre d'un fait dont vous ne pouvez nier la réalité. Rappelez-vous aussi que vos projets de vengeance doivent rester subordonnés à ma volonté.

En achevant ces derniers mots exempts de cette raillerie qui déconcertait Cuchillo, don Estévan prit les devants, et le bandit murmura en le suivant :

— Que mon ami Baraja ne soit jamais pendu s'il n'y a pas de quoi dégoûter des bonnes actions, un homme qui aurait pour ces fadaises une vocation plus déterminée que la mienne !

On se rappelle que don Augustin, dans sa conversation avec don Estévan, avait rapporté à ce dernier les confidences de Fray José Maria relativement à Tiburcio Arellanos.

L'Espagnol n'avait eu qu'à rapprocher les incidents relatifs au meurtrier de Marcos de la révélation que Cuchillo s'était fait payer, pour trouver le meurtrier dans l'ex-associé du gambusino. C'était une circonstance favorable d'un côté, en ce qu'elle mettait encore plus étroitement le bandit sous sa dépendance ; mais, d'autre part, elle n'empêchait pas que l'amour de Tiburcio pour dona Rosarita ne pût être un obstacle sérieux aux projets du noble Espagnol.

L'orage qui menaçait Tiburcio devenait donc de plus en plus formidable. Selon toute apparence, il était à la veille d'éclater, car à l'amour-propre humilié, à la cupidité alarmée, dont les voix grondaient dans le sein de Cuchillo, allait se joindre aussi, suivant le résultat de l'entrevue du jeune homme avec Rosarita, l'ambition déçue du duc de l'Armada.

Tiburcio était sorti de sa chambre avec assez de précaution pour se flatter d'avoir échappé à toute observation, surtout au moment où tous les hôtes de l'hacienda étaient retirés chez eux ; mais, comme on vient de le voir, le hasard l'avait trahi.

Quoique la nuit ne fût pas aussi obscure qu'eussent pu le désirer Cuchillo et don Estévan pour s'avancer sans être vus, ils pouvaient se glisser le long du mur de clôture vers un petit bois d'orangers

et de citronniers, assez épais pour les cacher à tous les regards.

Marchant avec précaution et sans bruit, ils gagnèrent le massif sans être aperçus. En y arrivant, ils entendirent déjà le murmure vague des demandes et des réponses. Redoublant de précaution, ils se rapprochèrent petit à petit du lieu de la scène, et il leur fut alors facile de saisir les moindres paroles, grâce au calme de la nuit.

— Quoi que vous entendiez, murmura don Estévan à l'oreille de Cuchillo, restez impassible comme moi.

— Bon, se dit Cuchillo, c'est moi que cela regarde seul à présent, c'est mon injure que j'ai à venger et non la tienne, et, de par tous les diables, je suis curieux de savoir si, en effet, je ne suis plus qu'un sot.

Tous deux s'arrangèrent pour entendre et pour voir. Un espace qu'un homme agile pouvait franchir en deux bonds, une frêle barrière de menues branches et de feuilles les séparait seulement de celui qu'il venaient épier, et qui était loin de soupçonner le danger qu'il allait courir.

Pendant un certain temps d'abord, et le temps parut long fort aux deux écouteurs, ils n'entendirent que ces éternels lieux communs échangés entre un amant malheureux dont la douleur s'exhale en plaintes tendres, en doux reproches, qui s'épuise en arguments qu'il croit invincibles, et la femme qui se fait un jeu de les repousser avec cette logique nette, précise et serrée, dont elle use avec tant d'avantages envers l'homme qu'elle n'aime pas. Tiburcio était-il précisément dans le cas où l'oreille de la femme est sourde parce que son cœur est muet ? C'est ce que la suite va nous apprendre ; voici d'abord quel était l'aspect de la scène qui se passait sous les yeux d'Arechiza et de Cuchillo.

Une faible clarté venait mourir sur le sable du jardin en s'échappant de la croisée ouverte de dona Rosarita. Derrière de forts barreaux de fer, la jeune fille vêtue de blanc et debout, dans une attitude pleine de grâce et de laisser-aller, se détachait de la baie lumineuse de la fenêtre comme une mystérieuse et charmante apparition.

Au milieu du calme d'une nuit embaumée, elle était plus séduisante encore, s'il était possible, que dans le salon de l'hacienda ; car c'est à travers les grilles de leur balcon que les femmes d'origine espagnole semblent exercer le charme le plus puissant.

Un rebozo de soie voilait sa tête, et ondulait en replis moelleux sur son cou et sur ses épaules, comme les plumes de la colombe, au gré de ses mouvements. La fenêtre, de plain-pied, ne cachait rien de sa taille élégante et laissait voir jusqu'au soulier mignon qui chaussait son joli pied. Tiburcio, le front appuyé contre les grilles, paraissait ployer sous la rigueur d'un arrêt irrévocable ou d'une conviction désespérante.

— Ah ! disait-il, je n'ai pas oublié comme vous, Rosarita, ce jour où je vous vis pour la première fois dans la forêt. Le crépuscule alors était si sombre que je ne pouvais distinguer de votre personne qu'une ombre séduisante comme celle du génie de ces bois.